

Étincelle

Le moteur rugit, ça sent fort le carburant. L'hélice tourne si vite qu'elle en devient transparente. Je m'approche de cette bête bruyante, mon cœur palpite. Un pied sur le bord de la porte, une main sur la poignée extérieure, je me hisse dans le petit avion, suivie de neuf autres personnes. On est serrés comme des sardines. Me voilà à califourchon sur un petit banc, écrasée contre mon moniteur... de chute libre !

Je sens mon cœur battre. J'ai hâte de découvrir ce qui m'attend. La porte coulissante se referme, les dés sont jetés.

Je m'appelle Karine Joly. Je suis née à Lyon et l'une de mes premières phrases a été : «Moi, toute seule !»

Artiste dans l'âme, je passe mon enfance à dessiner. Tête en l'air, j'observe, je pense, je rêve. Emprise de liberté, je n'aime pas rentrer dans le rang ni m'asseoir sagement.

À l'école, j'avance dans ce circuit forcé en n'ayant qu'une hâte : partir au ski, en balade ou en voyage !

Mes parents offrent à notre fratrie le plus beau des cadeaux : un foyer où l'on se sent aimé, écouté et respecté. Chacun a sa personnalité. David, de trois ans mon aîné, essuie les bancs d'école pour moi et laisse une réputation plutôt indisciplinée... Très social et *leader*, il fait rire la galerie et revient tous les soirs avec de nombreuses anecdotes. Quant à moi, je suis plus réservée, dans mon monde, et m'exprime à travers mes peintures et mes dessins.

Loin d'être enfermés, mes parents nous ont donné le goût de l'aventure en nous emmenant chaque été en voyage hors des sentiers battus. Le Maroc en voiture à l'âge de huit ans, le Mexique et ses pyramides, la Turquie et sa Cappadoce insolite. Chaque visite est une véritable exploration. Les langues et les cultures différentes aiguissent notre curiosité, les paysages surprenants et magnifiques éblouissent nos rétines. Les routes sont *rock'n roll*, truffées de nids de poule, les hébergements n'ont pas tous l'eau chaude ni l'eau claire d'ailleurs... Je n'ai pas la maturité nécessaire pour analyser ce que nous vivons, mais suffisamment pour comprendre la chance d'avoir tout ce confort chez moi !

Ma mère, orthophoniste, adore découvrir les peuples autochtones et raffole des marchés locaux. Mon père, médecin, se ressource grâce au contraste avec son quotidien. Véritable bouffée d'air pour tout le monde, nous partageons nos impressions et sillonnons les sentiers pour remplir nos yeux et nos cœurs de souvenirs.

Grand skieur, mon père nous a formés, mon frère et moi, dès l'âge de trois ans. La glisse et la vitesse dans la peau, je grandis dans l'euphorie du sport d'hiver. Qu'il

pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, rien ne saurait nous empêcher de skier !

Je profite des télésièges pour admirer la vue d'en haut. Flotter au-dessus des sapins enneigés est atypique, et j'adore ça ! Ce paysage de montagne aux multiples visages est majestueux. Lorsque la mer de nuages cache la vallée, je me sens dans un autre monde. Et lorsque le soleil couchant illumine les flancs enneigés, c'est toute une poésie fantastique qui s'offre à moi.

Vitesse, hauteur et exploration font déjà partie de mon ADN. Curieuse, j'aime découvrir et partir à l'aventure. Entre deux escapades, je voyage dans mes dessins, dans l'univers qui se révèle sous mes pastels secs.

Le collège et le lycée se passent dans un établissement public, vivement la suite ! Bac littéraire en poche, je m'appête à partir en études d'architecture d'intérieur où je pourrai enfin laisser libre cours à ma créativité, j'ai hâte !

16 juin 1999 — Lyon — 7 heures : surexcitée !

Aujourd'hui, j'ai dix-huit ans. Surprise ! Mes parents me sortent du lit pour m'embarquer dans la voiture, vers une destination inconnue. Après quarante-cinq minutes de route, nous nous arrêtons sur un parking d'aérodrome où se trouve le reste de ma famille. Je comprends que je vais sauter en parachute !

Fan de sensations fortes, les battements de mon cœur s'accélèrent à mesure que j'approche du hangar. Qui n'a jamais souhaité pouvoir voler, toucher les nuages ? Là, j'ai l'occasion de réaliser ces rêves d'enfant.

Pour cela, je dois faire confiance à un moniteur que je ne connais pas, au matériel que je vais porter, au pilote et à son avion. Difficile de ne pas penser à toutes ces histoires que l'on entend sur le parachutisme !

On m'enfile un harnais. J'écoute le *briefing* comme je peux, car la pression mêlée à l'euphorie me plonge dans un état second. Je n'en reviens pas, je vais sauter !

Le moniteur me guide vers l'avion.

Je lance un dernier regard à ma famille. Comme dans les films, je l'accompagne de grands signes d'adieux.

Ni eux ni moi n'en avons encore conscience, mais la personne qu'ils retrouveront lorsque je serai redescendue sur terre ne sera plus jamais la même.

Le PC6 Porter nous attend. Compact, avec une porte latérale coulissante, ce petit avion a l'air puissant et produit un sacré boucan ! Mon moniteur grimpe, je me hisse dans l'habitacle, suivie de neuf autres parachutistes. L'espace est optimisé. Nous sommes serrés les uns contre les autres, solidaires, au sens propre du terme.

L'avion s'élance-sur la piste, accélère en rugissant un peu plus, et décolle vers l'aventure !

Rapidement, nous prenons de plus en plus de hauteur et l'excitation monte autant que ma nervosité. Il s'agit d'un mélange d'euphorie et de tension qui, dans cet habitacle précaire et bruyant, crée une atmosphère spéciale, intense.

Je dois faire confiance et débranche mon cerveau pour ne pas capter «radio panique». Je porte alors mon regard vers l'extérieur et observe le paysage, histoire de focaliser mon attention. Mais, sur les

montres-altimètres, je vois l'aiguille continuer sa course folle vers le haut. Ma respiration raccourcit, je ressens des papillons dans le ventre.

Puis en un instant, ça s'agite autour de moi. Les autres parachutistes entament un dernier *check* de leur matériel : vérification des sangles et des poignées. Et dans un geste de fraternité, qui annonce une action imminente, tout le monde se tape la main et le poing.

Mon moniteur commence à remuer dans mon dos. Une montée d'adrénaline s'empare de mon corps. Il serre fort les sangles, qui nous relie, très fort même ! Mise en place des lunettes, fermeture des casques... la porte s'entrouvre et l'air s'engouffre d'un coup dans la carlingue. *OK ! Serre les sangles à fond !*

Le bruit du moteur, mêlé à celui du vent, met tous mes sens en alerte.

Rester focus. Ah oui ! Je dois mettre les mains au harnais. D'un coup, ceux qui étaient assis disparaissent instantanément, comme happés par l'air. Puis un autre groupe se jette dans le vide, c'est complètement dingue à voir !

La peur me pique alors comme une pointe acérée, mais l'exaltation prend le dessus.

Mon moniteur nous installe à la porte. Assise sur ses genoux, j'ai le vent en pleine figure et les jambes dans le « vide » ! Ventre serré et cœur en *stand by*, chaque seconde semble une éternité.

Ça va partir, ça va partir, ça va... tout d'un coup, le décor bouge dans tous les sens, je ressens une accélération, puis tout se stabilise. Je relève la tête pour découvrir le *cameraman* en face de moi qui me fait des grimaces.

Je n'ai pas l'impression de tomber comme on peut le ressentir lorsque l'on saute d'un haut plongoir ou d'un grand rocher. Non ! J'ai la sensation d'être sur un coussin d'air bien stable. Je sens la vitesse du vent qui s'écoule sur mon visage, sa puissance qui m'enveloppe. Il rentre aussi dans mes narines, le flux est fort. *C'est bizarre ! J'ai l'impression de ne pas réussir à respirer... ah si ! C'est bon.*

Bien que nous descendions à 200 km/h, je n'ai pas le ventre «soulevé» comme dans une descente de grand huit. Concentrée sur cette nouvelle impression, je sens la vitesse et ce matelas d'air, complètement palpable.

Le *cameraman* me fait l'effet d'un miroir : je réalise que nos corps «flottent» dans l'air. C'est incroyable, grandiose !

Soudain, brusque décélération... la voile se déploie. Sacré contraste ! Je n'entends plus le bruit de la chute libre, tout est calme, juste un petit sifflement de brise.

Mon corps commence à peine à se détendre quand d'un coup, comme désolidarisée de mon moniteur, je tombe. Montée de panique... *mais qu'est-ce qu'il fait ? Ouf, c'est bon !* Je suis encore accrochée, il a juste relâché un peu le serrage.

Subjuguée par ce que je viens de vivre, je regarde en bas. Nous sommes à mille et quelques mètres du sol, je vois tout l'agencement du paysage. J'adore ce point de vue inhabituel !

Après quelques virages, mon moniteur me passe les commandes. En tirant fort sur l'une des deux poignées jaunes, je nous fais plonger sur le côté : plusieurs manèges en un, c'est génial !

Malheureusement, l'instant magique va bientôt cesser. Le sol se rapproche. Il y a quelques minutes, il n'était que contours, mais, là, j'aperçois tous les détails.

Je lève les jambes et l'atterrissage se fait en douceur. Nous nous posons dans un cercle constitué de graviers servant d'amorti. Toute ma famille est là.

Le moniteur me décroche et je le remercie de nous avoir sauvé la vie. Je cours alors vers les miens pour les prendre dans mes bras. J'ai survécu ! J'ai survécu, mais surtout, j'ai découvert un monde extraordinaire d'une intensité folle, une sensation de liberté inégalée ! C'est le coup de foudre ! Ma seule envie, là tout de suite, c'est de remonter pour un tour !

— J'ai trouvé ce que je veux faire dans la vie !

Mes parents, surpris, me répondent gentiment :

— Poursuis tes études et tu feras ce que tu veux après !

Je m'attendais un peu à cette réponse. Eh oui ! Je n'ai que dix-huit ans et une école d'architecture d'intérieur m'attend à Paris. Ils ont certainement raison ! Mais comme le dit si bien Léonard de Vinci : « Une fois que vous aurez goûté au vol, vous marcherez à jamais les yeux tournés vers le ciel, car c'est là que vous êtes allés et c'est là que toujours vous désirerez ardemment retourner. »

1^{er} septembre 2000 — Paris — 17 heures :
déboussolée !

Dans cette jungle de béton, la foule anonyme grouille comme dans une termitière. Les gens se bousculent, se marchent sur les pieds, les métros sont bondés. Moi,

qui ai grandi dans un village de la région lyonnaise, je suis déboussolée. Comment vais-je faire pour tenir cinq ans ?

Lorsque je croise le regard d'un individu, il me dévisage d'un air étonné. Mes « bonjours » restent sans réponses, mes sourires engendrent de la méfiance. Je croise des tas de gens qui monologuent ou s'énervent contre un personnage imaginaire. Mais où est-ce que j'ai atterri ?

Mon studio, perché au vingt-cinquième étage de la tour Athènes, me sauve. Dans le 13^e, face à l'ouest, sa grande fenêtre m'offre une vue dégagée sur la ville et quelques jolis spectacles de coucher de soleil. Cette hauteur m'est complètement salutaire : un peu plus près de mon ciel, je peux respirer, m'évader.

Ma vie s'organise autour de Camondo, mon école de *design*, où je rencontre enfin des professeurs qui encouragent la créativité au lieu de la refréner. Quel contraste avec le collège et le lycée ! Les matières sont passionnantes et les exercices plus loufoques les uns que les autres. Ça me plaît, je suis dans mon élément. Pour autant, il m'est impossible d'oublier mon expérience de chute libre. Depuis mon saut en tandem, j'économise pour apprendre un jour à m'élancer seule. Inscrite dans une agence d'hôtesse d'accueil, j'alterne missions et service en restauration.

C'est en quatrième année que l'opportunité se présente. Un ami très proche, Matthieu, est parti travailler dans une multinationale à Ciudad Juárez, au Mexique. Depuis mes dix-huit ans, je lui rabâche les oreilles :

— Il faut absolument que tu sautes en parachute, tu vas tellement adorer !

Un jour, il me dit avoir trouvé une *drop zone*, au Texas, située juste de l'autre côté de la frontière. Un de ses collègues s'est motivé, ils veulent directement apprendre à sauter, en solo. Mon rêve ! Je le supplie de m'attendre pour effectuer le stage ensemble. Mes vacances d'hiver approchent et l'avantage du Texas, c'est que la météo permet de sauter toute l'année. Ça fait un peu loin, certes, mais l'occasion est trop belle : partager cette aventure avec Matthieu et découvrir le désert américain, je ne peux pas rater ça !

**20 février 2004 — El Paso — États-Unis —
14 heures : dépaylée !**

Je suis le flot des passagers à travers d'immenses couloirs aseptisés. Des files d'attente se construisent pour passer le contrôle d'identité. Un mur de guérites abrite des policiers, aux airs désabusés, criant *next* (suivant) ! Je m'approche en prenant soin de ne pas mordre sur la ligne rouge tracée au sol. L'expérience m'a appris que les Américains sont très stricts là-dessus : *the law is the law* (la loi, c'est la loi). Mieux vaut laisser notre souplesse latine de côté ! Pas de plaisanteries, non plus, sur le formulaire où l'on doit répondre à des questions comme : « Avez-vous l'intention de tuer le Président ? », « Venez-vous travailler illégalement aux États-Unis ? » ou encore « Êtes-vous sans papiers ? »...

Le coup de tampon sur mon passeport, l'officier regarde déjà le prochain voyageur : *next* !

Matthieu m'attend dans son van vert. Nous prenons la route pour Ciudad Juárez tout en discutant *non-stop*.

Très rapidement, nous voilà face à un gigantesque drapeau mexicain, en surplomb des portiques de douane. Nous franchissons la frontière sans difficulté, il y a très peu de contrôle dans ce sens-là. D'un coup, le décor se transforme. Des grandes rues propres et blocs organisés, nous passons aux constructions anarchiques très colorées. La musique, mêlée aux bruits des klaxons, retentit dans les voies sinueuses et cabossées. La foule grouille au cœur de cette ville frontière où la fête mélange les deux peuples.

Devant sa résidence, de hauts murs couronnés de barbelés donnent le ton : dans cette ville tourmentée par la violence des cartels de drogue, il est nécessaire de se protéger. Cette forteresse abrite donc les expatriés qui travaillent dans les grandes entreprises internationales en quête de main-d'œuvre bon marché. Répartis dans un complexe d'appartements en U autour d'une piscine, ils sont tous en colocation. Rien de mieux pour créer des liens et des souvenirs inoubliables ! Matthieu me présente à sa communauté, j'ai l'impression de débarquer en plein milieu d'un épisode de la série *Melrose Place* !

**21 février 2004 — Ciudad Juárez — Mexique —
7 h 30 : survoltée !**

Mes yeux s'ouvrent dès la première sonnerie du réveil. Je bondis du lit tel un enfant le jour de son anniversaire. Matthieu, son collègue et moi montons dans le van, direction Skydive El Paso. On va apprendre à sauter ! Il appuie sur *play* et l'album *Smash* du groupe

The Offspring retentit dans la voiture. Ce son *punk rock* américain correspond tout à fait à notre état du moment. En approchant de la frontière, la route s'élargit brusquement à une neuf voies. Nous roulons au pas avant d'être à l'arrêt pour un temps indéterminé. Contrairement à l'aller, l'entrée sur le territoire américain est ultrasurveillée.

Commence alors le défilé des vendeurs ambulants poussant leurs chariots de chips, de *chewing-gums*, de sodas, de ponchos et de produits en tous genres entre les files. Je vois même passer des tableaux religieux représentant *La Cène* de Léonard de Vinci, c'est folklorique !

Nous atteignons enfin la ligne de contrôle. On nous demande d'éteindre le moteur et d'ouvrir le coffre. Un officier nous assaille de questions tandis qu'un autre inspecte minutieusement toute la voiture. C'est sacrément intimidant ! Même en étant complètement en règle, on se sent comme des bandits passés au détecteur de mensonges ! Le policier agite la main de droite à gauche pour nous faire signe de circuler. Ouf ! Soulagement ! Le CD de The Offspring repart de plus belle, de grands drapeaux américains flottent au-dessus de nos têtes, un vent de liberté s'empare de moi.

Le GPS nous éloigne rapidement de toute civilisation. Autour de nous, de grandes plaines désertiques de sable ocre, surplombées par les Franklin Mountains qui contrastent par leur couleur marron foncé ; un vrai décor de western ! Nous suivons la pancarte de Santa Teresa *airfield* (aérodrome) qui nous mène devant plusieurs hangars, perdus au milieu de nulle part. Nous garons le van devant une porte métallique sur laquelle